

J. HORVÁTH

ΙΑΙΟΣ ΕΝ ΚΟΙΝΩΙ

Nous lisons le passage suivant dans la X^e Olympique de Pindare, après la narration mythique de la fondation des Jeux Olympiques liée au nom d'Hercule et l'énumération des noms des premiers vainqueurs:

αείδετο δὲ πᾶν τέμενος
τερπναῖσι θαλίαις
τὸν ἐγκώμιον ἀμφὶ τρόπον.

(et tout le sanctuaire retentissait de joyeux festins, de chants sur le mode triomphal). Dans les vers qui suivent (78 sqq) Pindare invite le chœur qui récite son poème à suivre la tradition originale en commençant à chanter à son tour — sur l'éclair et le tonnerre de Zeus. C'est donc par l'éloge de Zeus que commençait — selon la tradition — le poème triomphal, à l'époque des «origines» des Jeux Olympiques. Et cela n'a rien d'extraordinaire si l'on songe que les Jeux Olympiques naissaient et vivaient comme partie du culte de Zeus. Mais lisant les odes pindariques, nous apprenons encore plus sur le rapport entre Zeus et les compétitions sportives qui lui ont été consacrées, sur la raison donc pour laquelle le poème célébrant la victoire devait commencer par son éloge.

Pindare raconte dans la I^{ère} Olympique le mythe de Pélops dont la personne dans la tradition mythique est également liée aux origines des Jeux Olympiques. Pélops acquit comme épouse la princesse de Pise, Hippodamie, après avoir vaincu le père de celle-ci, Oenomaos, dans une course de chars. Le déroulement même de la course n'est guère raconté dans l'ode; on insiste d'autant plus sur ce qui se passe avant: Pélops dont on apprend qu'il a l'amitié particulière de Poseidon, après avoir décidé de se battre pour la main de Hippodamie, va dans la nuit au bord de la mer et dit une prière à Poseidon. Il prie le dieu de l'aider dans sa lutte contre Oenomaos. Il répète sa demande à la fin de sa prière:

ἐμοὶ μὲν οὗτος ἄεθλος ὑποκείσεται
τὸ δὲ πρᾶξιν γίλιν δίδοι.

(j'affronterai cette épreuve. A toi de m'accorder le succès désiré)

C'est à dire que Pélops doit se battre de toute sa force, mais la victoire sera le don de Poseidon. L'effort de Pélops et l'aide divine de Poseidon sont également nécessaires pour le succès (ce fait est mis en relief par la double conjonction *μὲν ... δὲ*). C'est pour cela que Pélops fait une prière à Poseidon avant la course — et celui-ci lui accorde son aide puisqu'il l'aime (*τὸν μὲν ἀγάλλων ὁ θεός* 86). Pélops réussit donc, avec la protection divine, à gagner la main de Hippodamie et à vaincre Oenomaos.

Cette même idée se trouve exprimée dans d'autres odes: aucune victoire ne résulte uniquement de l'effort humain; mais à défaut d'un tel effort, il n'y a pas de protection divine. Le but de la lutte est cette protection. La lutte est un sacrifice: le héros offre son effort au dieu (à un dieu), qui le récompense d'une victoire. La victoire signifie que le héros était si brillant dans la lutte qu'il a réussi à gagner la protection divine. C'est ce qui doit apparaître dans l'éloge et c'est pourquoi le poème triomphal parle tout d'abord de Zeus et à Zeus — comme on voit, entre autres, dans la X^e Olympique aussi.

Quand Pindare exhorte à l'exaltation de Zeus, il invoque une tradition ancienne. (*ἀρχαῖς δὲ προτέραις ἐπόμενοι*). Mais, bien que nous tenions nos connaissances sur la signification des jeux de Pindare même, elles ne peuvent pas s'appliquer complètement à la situation dans laquelle il écrivait: car ce qui était certitude pour Pélops, par l'amour que Poseidon lui vouait, n'était que possibilité pour les héros de Pindare.

C'est l'assistance divine qui aide Pélops à la victoire — Poseidon lui offre son char d'or et ses chevaux aux ailes infatigables (87sq). Le cheval et le char sont les porteurs de la force de Poseidon — il aide donc Pélops en ajoutant sa propre force divine à la force de celui-ci. Il aide Pélops car il l'aime. La possibilité de la victoire de Pélops réside donc dans l'amour divin de Poseidon. Que peut-on dire, comparé à ceci, des héros de Pindare?

Ces héros-là portent également en eux la possibilité de la victoire, par le fait qu'ils sont beaux. Ce n'est jamais une beauté en soi que Pindare

exalte: Ol. IX. 65sq. *ὑπέροφαντον ἄνδρα μορφῇ τε καὶ ἔργοισι*

(par sa beauté comme par ses exploits, un homme extraordinaire)

Ol. VIII. 19. *ἦν δ' ἐσορῶν καλός, ἔργω τ' οὐ κατὰ εἶδος ἐλέγχων*

(Sa beauté a excité l'admiration et ses exploits n'ont pas démenti sa beauté)

Ol. IX. 94. *ὥραιος ἐὼν καὶ καλὸς κάλλιστά τε ρέξαις*

(dans la beauté de sa jeunesse, dans la gloire de son triomphe)

Ném. III. 19. *εἰ δ' ἐὼν καλὸς ἔρδων τ' εὐκίότα μορφῇ*

(Si par sa beauté, par ses exploits digne d'elle)

Les expressions *καλὸν ἔργον*, *καλὸν ἔργμα* (belle action) ou simplement *τὰ καλὰ* (belles choses) servent d'ailleurs aussi à la périphrase de la victoire. La beauté des héros pindariques est donc étroitement liée à la victoire, à la belle action. On pourrait dire que c'est leur capacité de vaincre, la possibilité de belles actions qui devient visible dans leur beauté.

Mais les héros de Pindare ne sont pas seulement beaux, mais riches aussi. Qu'est-ce que cela veut dire? La plénitude de la richesse en tant que richesse mythique apparaît encore chez Pindare par endroits. La magnifique hymne de Théia qui commence la V^e Isthmique nous dit que l'éclat de l'or est lié à Théia tout comme le spectacle des coursiers galopants. Le fragment 119 raconte que les dieux donnent une richesse éternelle à celui qui leur fait un sacrifice. La victoire est — comme nous l'avons vu plus haut — le don des dieux qui l'offrent à celui qui leur sacrifie sa force. Les dieux récompensent le geste du sacrifice avec la richesse ou la victoire. La richesse est un don des dieux, par conséquent une richesse mythique. Mais il faut voir que ce n'est pas la richesse en soi que Pindare exalte. Les expressions comme *ὁ μὲν πλοῦτος ἀρεταῖς δεδαιδάλμενος* (richesse parée de vertus, Ol. II. 53) ou bien *πλοῦτος ἀρετῇ κεκραμένος* (richesse mêlée de vertu, Pyth. I. 5.) montrent que la notion de la richesse était déjà vide à cette époque-là; il faut pourtant en parler puisque la richesse est la plus grande fierté des princes et aussi parce que la course des merveilleux chevaux était très coûteux. Pindare exalte donc la richesse sous l'abri bienfaisant de la vertu, mais il arrive par endroits à exprimer que celui qui se décide à ne faire que de belles actions doit avant tout vaincre son désir de richesse (p. ex. Ném. IX. 32sq, Pyth. VIII. 92).

Nous avons vu que la possibilité de la victoire de Pélops réside dans l'amour divin que Poseidon a pour lui et que les héros pindariques sont beaux et leur beauté est le signe de leur capacité de vaincre. Mais cette capacité comporte aussi bien l'aide divine que dans le cas de Pélops. Ces héros sont beaux, forts, ils savent se battre; mais leur victoire n'est pas uniquement le résultat de leur propre force:

Ol. VII. 16. [Ζηνὶ] . . . ὅς σε . . . θῆκεν Ὀλυμπιονίκην

[(à Zeus) qui a donné la victoire olympique].

Pyth. I. 41. ἐκ θεῶν γέρ' μηχαναὶ πᾶσαι βροτέαις ἀρεταῖς

(C'est aux dieux que les qualités des hommes doivent toutes leurs ressources)

Pyth. V. 25. σε μὴ λαθέτω . . . αἰδόμενον . . . παντὶ μὲν θεὸν αἰτίαν ὑπεριθέμεν.

(Aussi n'oublie pas, tandis qu'on te chante . . . de rapporter à la divinité tout ce qui t'échoit)

La victoire est le don d'un dieu tout comme chez Pélops. Les héros de Pindare ressemblent à Pélops par le fait que leur victoire n'est qu'une possibilité également; mais il y a aussi une différence: le char d'or et les chevaux ailés rendent évident à Pélops que sa victoire est un cadeau divin, tandis que dans le cas des héros pindariques même la compréhension de la signification et du contenu religieux de la victoire et la considération de la lutte comme un sacrifice ne sont que des possibilités. Les jeux grecs (Olympiques, Pythiques, Néméens, Isthmiques) ont fait dès le début partie du culte d'une divinité, possédaient donc un contenu religieux. Aux cours du temps ils ont gagné en importance, comme p. ex. dans les sacrifices Olympiques offerts à Zeus. Plus tard, bien que les jeux ont continué à faire partie du culte, leur contenu religieux original se perdait de plus en plus. On remarquera comme signe et en même temps comme facteur accélérateur de ce processus que — précisément à partir du 5^e siècle — on voit de plus en plus de participants professionnels dans les jeux.

Il serait logique d'imaginer qu'il y avait un culte «pur» aux débuts du processus progressif de la sécularisation des Jeux Olympiques organisés dans le cadre de la fête de Zeus, et d'imaginer qu'à l'origine des origines, dans le passé éloigné, ces jeux étaient et signifiaient la même chose que la course de chars de Pélops signifiait pour Pindare. Mais il n'en était jamais ainsi.

Partant du fait que les Jeux Olympiques faisaient partie, dès le début, d'une importante fête de Zeus, et avaient ainsi, pour les Grecs, un contenu religieux, on peut dire que les participants des jeux ont chaque fois eu la possibilité de considérer que leur lutte est une partie du sacrifice offert à Zeus. On ne peut pas savoir quand et combien de fois cela se passait vraiment ainsi; ce qu'on peut savoir c'est que cette possibilité se diminuait à mesure que les joueurs professionnels apparaissaient aux jeux. En même temps, il n'était pas impossible pour un non-professionnel qu'il considère sa lutte comme un sacrifice offert à Zeus, même si la plupart des joueurs étaient des professionnels.

Ces deux facteurs — l'oubli progressif de la signification religieuse et la possibilité toujours subsistante de sa compréhension — peuvent nous être utiles dans l'approche des odes triomphales de Pindare.

Quand il accepte les commandes des princes riches qui veulent célébrer leur victoire avec son poème, Pindare se charge de suivre la tradition du genre de l'épinicie (poème triomphal cultuel). L'épinicie cultuelle a été introduite et cultivée par un milieu où on continuait à croire (ou du moins on pouvait continuer à croire) que la victoire est le triomphe de l'effort humain redoublé par l'aide divine. Tant que cette interprétation de la victoire était possible pour les joueurs et les spectateurs, la prière initiale des épinicies exprimait cette signification de la victoire, et le poème triomphal (avec l'exaltation du vainqueur et de la victoire après l'éloge de la divinité) est devenu ce qu'il devait être: la consécration du moment de la victoire. Mais dès que la signification de la victoire commence

à s'obscurcir, l'épinicie traditionnelle cesse également d'en être l'expression: la forme de l'épinicie se raidit en formule.

Si Pindare, satisfaisant les désirs des princes, n'avait écrit que des épinicies «traditionnelles», sa poésie serait tout simplement une poésie de circonstance et ses odes triomphales n'auraient fait que de rehausser l'éclat des festivités triomphales brillantes. Mais il n'a pas simplement suivi la tradition, il l'a assumée, dans le sens le plus sérieux du terme. Il savait que même si les jeux étaient devenus des fêtes éblouissantes des princes les plus riches où l'éclat de la richesse avait fait définitivement oublier la signification originale déjà vieillie des jeux, donc même dans ces circonstances la possibilité subsiste pour chaque joueur de vivre la lutte comme un sacrifice. C'est cette conscience qui constitue la base de sa conscience de poète; lui, le poète tenait pour son devoir de parler de cette conviction. Il voulait exprimer la conscience de cette possibilité avec le personnage de Pélops ou avec l'identification de sa beauté avec sa capacité de vaincre et d'accomplir de belles actions, ou encore avec la narration de la fondation des Jeux Olympiques liée au nom d'Hercule, ou bien — arrivé aux sommets de sa poésie — avec son éloge sur l'homme qui est séparé du monde des dieux, mais «respire» de la même mère que les dieux et qui, même ainsi séparé, leur ressemble (Ném. VI. 1sq.).

Dans le milieu qui a fait naître l'épinicie cultuelle, la prière précédant l'éloge du vainqueur rendait évidente la signification de la victoire pour chacun; mais quand p. ex. en Olympie le rapport entre les jeux et les sacrifices était oublié, quand l'éloge de Zeus n'exprimait donc plus que la lutte est aussi un sacrifice, Pindare a compris que ses épinicies ne sont dignes de chanter la victoire que si lui, le poète est conscient de la vraie signification de la victoire, pour pouvoir en parler au vainqueur et aux spectateurs; lui, le poète, *ἴδιος ἐν κοινῷ σταλείς* le poète, l'individu qui a été envoyé dans une communauté pour laquelle la signification de la victoire n'est pas claire et qui, sans la parole du poète, resterait simplement un public, sans s'unir dans une communauté.